

Le contexte

Nous sommes en 1952. Alors que la France se relève doucement de la Seconde Guerre mondiale, le monde se redessine peu à peu avec de nouvelles problématiques. À la suite de l'armistice, une nouvelle forme de guerre se met en place, quelque chose de plus global, a priori moins évident au cours des premières années, mais qui va durer jusqu'au début des années 1990 : la guerre froide. C'est sous la plume de George Orwell que ce terme va naître en 1945. Il est repris en 1947 par Bernard Baruch pour définir un temps de « paix belliqueuse », dans un monde bipolaire et manichéen, où le capitalisme outrancier des États-Unis va affronter le communisme totalitaire de l'Union soviétique. C'est une période étrange, dans un monde étrange. On ne veut plus de la guerre, alors pour s'en préserver, les deux grandes puissances vont se lancer dans une course à l'armement nucléaire, tout juste découvert avec les tragédies de Nagasaki et d'Hiroshima, pour tenter de maintenir un équilibre basé sur l'improbabilité d'une guerre qui détruirait le monde en quelques jours.

Dans ce contexte sous pression, la France s'embourbe dans un conflit bien loin de ses terres. Dans le délicat contexte de la reconstruction, une guerre de colonisation va débuter en 1946 pour la France. Ce sera la première mais bien évidem-

ment pas la dernière. L'Indochine est de ces guerres qu'on a oubliées, alors qu'elle mobilisa l'armée française pendant huit ans à l'autre bout du monde. Elle est de ces guerres d'intérêt économique qui vont sillonner la deuxième partie du xx^e siècle et qui ont donné un modèle à la plupart des conflits actuels du Moyen-Orient. Ce qu'on appelle l'Indochine à l'époque regroupe plusieurs protectorats français dans les États actuels du Cambodge, du Vietnam et du Laos. C'est une région importante pour l'économie française puisque le gouvernement y prélève des taxes élevées, mais profite en premier lieu d'une mainmise sur des commerces fructueux : le riz, le sel, mais surtout l'alcool, l'opium, et le caoutchouc produit à partir des plantations d'hévéas, dans lesquelles on exploite durement la main-d'œuvre locale. La Seconde Guerre mondiale ayant affaibli les forces françaises et le communisme grandissant à l'est, la rébellion commence à s'organiser, notamment avec le Viet-Minh, ligue politique menée d'une main de fer par Hô Chi Minh. C'est avec le bombardement du port d'Haiphong en novembre 1946, dans lequel vont périr plusieurs milliers de civils vietnamiens, qu'une guerre de partisans va véritablement commencer. Hô Chi Minh appelle à la révolte totale : « Que celui qui a un fusil se serve de son fusil, que celui qui a une épée se serve de son épée... Que chacun combatte le colonialisme. » Cette guerre durera jusqu'en 1954, aussitôt remplacée et éclipsée par une autre guerre de colonie, bien plus importante et influente sur le territoire français : la guerre d'Algérie.

Ailleurs, c'est une autre guerre qui prend racine : le conflit israélo-palestinien. Depuis novembre 1947, et la décision de partage de la Palestine, une guerre civile gronde entre les populations juives et musulmanes. Le 14 mai 1948, l'État d'Israël est proclamé, contre l'avis des États arabes voisins qui jugent la situation si catastrophique que la création d'un État juif ne ferait qu'empirer les fractures entre les deux peuples.

Les États arabes vont alors prendre les armes et se joindre aux forces palestiniennes. La première véritable guerre israélo-arabe commence. Celle-ci ne trouvera jamais de fin. Elle sera parfois entrecoupée de cessez-le-feu qui ne feront que renforcer la puissance israélienne. Cette dernière parvient avec plus d'efficacité à recruter des soldats dans sa population et à faire entrer des armes en nombre sur son territoire. Elle est aujourd'hui l'une des armées les plus craintes du monde.

Dans ce contexte, la France qui, grâce au général de Gaulle, s'est finalement rangée du côté des vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale, a du mal à se reconstruire. La IV^e République, instaurée au sortir de la guerre, tente tant bien que mal de se stabiliser, mais elle doit faire face à une France dévastée et dans une situation économique désastreuse. Les destructions dues aux opérations militaires, aux sabotages de la Résistance, aux représailles des Allemands, aux bombardements alliés, et à la Libération ont laissé un pays en ruine. Il faut reconstruire les voies de transport, relancer les productions industrielles et agricoles. Les Français sont soumis à un régime d'austérité, le rationnement va rester en vigueur jusqu'en 1949 et le franc va être dévalué pour faire face à la baisse du pouvoir d'achat. Le président de la République est alors Vincent Auriol, ancien ministre socialiste du Front populaire, et il fait valser ses ministères au gré des saisons.

C'est pourtant le début d'une période charnière pour le pays. Celle que l'économiste Jean Fourastié nommera en 1979 « les Trente Glorieuses », en hommage aux « Trois Glorieuses » de 1830, pour rendre compte de l'énergie, de la création, de l'évolution, mais surtout de l'espoir dans lesquels baigne la population française durant toutes ces années. L'heure est en effet à la reconstruction d'un pays, et avec elle, reviennent la joie de vivre et la foi en l'avenir. Comme il y a tout à reconstruire, ou même à inventer parfois, c'est une période de plein

emploi et de fête. La guerre est partie dans d'autres contrées. Sur notre territoire, la paix est revenue et, avec elle, l'envie de vivre pleinement ce que la peur et l'ombre ont enlevé aux Français pendant les quatre ans que dura l'Occupation. C'est aussi une période faste pour la culture et l'art en France. Tant de maux à expier, sans doute. Mais aussi la volonté de divertir et de laisser loin derrière la douleur de la guerre.

Petit à petit, Paris déménage de Montparnasse, et Saint-Germain-des-Prés devient le centre du monde, ou s'en donne en tout cas le genre. C'est un haut lieu de la vie intellectuelle et culturelle parisienne. On y croise Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir. Juliette Gréco, entourée de Bernard Quentin et de Boris Vian, investit « le tunnel » du Tabou de la rue Dauphine pour en faire le point de rendez-vous de toute la faune existentialiste, qui fera la renommée des lieux. Il y a quelque chose de magique dans l'effervescence de ces années d'après-guerre qui emplit peu à peu toutes les rues de la capitale.

« C'est mon vrai nom. Je suis né à Paris, d'un père breton. Et tous les noms qui commencent par "Le" sont assez fréquemment bretons¹. » C'est non loin de là, dans le 13^e arrondissement de Paris que s'est établie la famille Le Luron. D'origine modeste, Huguette et Francis vivent au quatrième étage du 9 boulevard d'Italie.

Elle, est mère au foyer. Elle a eu une fille, Martine, d'un premier mariage à la fin de l'Occupation avec Henri Simon, qui finira par la quitter, la laissant seule avec son bébé. C'est une époque où la Bretagne est très en vogue. La côte de Granit rose et le port de Ploumanac'h sont des hauts lieux de rendez-vous pendant l'été. Il faut dire que quelques célébrités se sont succédé sur la petite île du Guesclin, au large

1. Thierry Le Luron, 21 décembre 1978

de la plage de Saint-Guirec. C'est d'ailleurs là-bas qu'en 1960 Léo Ferré s'établira, tombé amoureux de cette région comme tant d'autres avant lui. Alors en vacances avec sa fille de deux ans dans la région, Huguette s'arrête dans le bar le plus couru de la côte, L'Escale. C'est là qu'elle va rencontrer Francis, qui y travaille pour la saison. C'est le coup de foudre immédiat. Pourtant quelque peu refroidie par les relations amoureuses qu'elle a eues après son premier mariage désastreux, Huguette se prend aussitôt de passion pour ce jeune homme de quatre ans son cadet.

Il est originaire des Côtes-d'Armor, de Ploumanac'h exactement, et est un vrai Breton. Son père, Stanislas Le Luron, est l'une des grandes figures de la région. Comme beaucoup de Bretons, qu'on imagine toujours pêcheurs ou marins, il a la mer dans le sang. Il a participé dans ses jeunes années à la création de l'Indochine avec les troupes françaises. À son retour d'Asie, il est devenu le gardien du phare de Ploumanac'h, et a ouvert avec sa première épouse l'Hôtel du Phare, endroit qui existe toujours et qui a contribué à le faire connaître des habitants de la région. À la mort de sa première femme, il a épousé l'une de ses employées qui lui donnera cinq enfants, dont Francis. Digne descendant de son père, il lui ressemble énormément : petit, maigre et brun. Thierry héritera cela de lui. À dix-sept ans, animé par un sentiment patriotique, et sous l'emprise du modèle de son grand frère Stanislas, parti combattre en Indochine, il s'engage dans les fusiliers marins – on lui remettra d'ailleurs plus tard la médaille des anciens combattants –, puis devient navigateur au long cours dans une compagnie navale marchande, la Caennaise. Il est surnommé « Cuistot » à bord du navire sur lequel il travaille, ce qui ne manquera pas d'éveiller une passion qu'il mettra en œuvre plus tard dans sa vie. Il a aussi un petit vice : sur son temps libre, il fait du trafic d'alcool et de cigarettes. Ça met un peu de beurre dans les épinards, et cela offrira un peu de rêve à ses enfants. C'est

surtout une façon de vivre des aventures dignes de romans. Des aventures qu'il racontera toute sa vie, comme on raconte des histoires inventées de toutes pièces.

Lorsqu'il rencontre Huguette, cette belle blonde qui devient à ses yeux la plus belle femme du monde, il quitte sa Bretagne natale, son pays et sa terre, pour la suivre à Paris, ville dans laquelle il ne se sentira jamais vraiment chez lui. Il a vingt-trois ans lorsque naît Renaud, le premier enfant de leur couple. Mais un marin reste un marin, et la mer n'est pas prêteuse. Francis est absent du domicile conjugal dix mois par an. Malgré son immense amour pour sa femme, la mer reste toujours cette maîtresse passionnée et passionnante. En découle un certain décalage lorsqu'il rentre à terre. Les lettres qu'il envoie à Huguette le temps de son absence ne suffisent pas à combler le manque, et l'éducation de ses enfants se fait sans lui. Pourtant, une belle harmonie semble régner, bien que souvent entrecoupée de scènes de ménage grandiloquentes, qui forment le ciment de leur couple. Il y a quelque chose qui relève de la mise en scène dans la jalousie de Francis, dans les remontrances d'Huguette, et dans les menaces de tout quitter pour repartir en Bretagne loin de tout ça. Tous deux semblent avoir trouvé un équilibre ainsi. Huguette appellera même cela « le cirque », pour souligner l'aspect grand-guignolesque de leurs amours.

Pourtant, cela cache certaines blessures. Comme cette fois où Francis, en escale à Rouen, s'offrit, comme cela lui arrivait de temps à autre, la compagnie d'une charmante demoiselle. Malheureusement pour lui, Huguette avait alors décidé de lui rendre une visite-surprise, accompagnée de Thierry âgé d'à peine trois ans. Elle le trouva dans sa cabine ainsi, et s'en alla sans un mot. Mais elle ne lui pardonnera jamais, lui tenant une certaine rancœur de ces écarts, presque trop communs pour être vraiment racontés, mais qui brisent souvent un couple,

petit à petit. L'absence n'aide pas les amoureux. Martine, la première enfant de la fratrie, raconte dans son livre : « Quand arrive le télégramme qui va le séparer de sa *blonde* en le rappelant à bord, il pleure. Il est jeune et a du mal à se comporter en père de famille : pendant dix mois, la vie est organisée sans lui, la gestion du quotidien, les décisions, l'éducation des enfants, les vacances sont décidées par Huguette, et par elle seule. Francis passe aussi à côté de la naissance de ses deux fils à cause de ses absences. Il est au Canada lors de celle de Renaud, et en Haute-Savoie pour presque un an quand vient le tour de Thierry. Celui-ci prendra d'ailleurs un peu peur en rencontrant ce "monsieur" qui ne fait pas partie de sa vie. Les enfants de marins – j'en suis une – gardent toujours cette trace de l'absence au fond du cœur, rien ne peut aller contre ça. »

Pourtant, la vie de famille s'organise en harmonie dans ce petit appartement qui appartient à la mère d'Huguette, Néva Deydier, très présente auprès de sa fille et de ses petits-enfants. Les rares moments que Francis peut passer à quai, il rentre à Paris pour égayer la maison de sa joie de vivre, de ses histoires de marin et de ses chants. Il a la voix de Tino Rossi. Bien qu'éloigné des réalités de la vie de tous les jours, il aime profondément ses enfants, et élève Martine comme si elle était sa propre fille.

Le 2 avril 1952, alors que Martine et Renaud ont respectivement sept et trois ans, arrive un troisième enfant au sein de la petite famille. Malgré l'absence régulière de son père, Thierry Jean Gilles Le Luron est accueilli avec un amour débordant au sein de ce cocon. « Le plus beau bébé », comme il est surnommé dès sa naissance à la maternité de la clinique Villa Isis du boulevard Arago, fait la joie de sa demi-sœur et de son grand frère. C'est une sorte de poupon qu'ils vont pouvoir mater et regarder grandir. L'absence de père ne se fait pas tellement sentir dans l'appartement familial. Huguette est une

mère énergique, qui pallie tous les manquements. Elle élève quasi seule ses trois enfants, mais peu importe. Elle est forte et pleine d'entrain. Stricte mais rarement sévère. Juste, toujours. Et surtout très aimante. « Ma mère était une mère poule. Affectueuse, trop affectueuse. J'étais un petit garçon fourré dans les jupes de sa mère, confiera plus tard le petit Thierry devenu grand. » Le jeune enfant passe tout son temps entre sa mère et sa grand-mère, entouré de femmes fortes et généreuses qu'il prend pour modèles. Elles l'appellent « Poussin ».

Très vite, il développe une maturité et des aptitudes qu'on n'a pas l'habitude de voir chez un garçon aussi jeune. Tout le monde s'émerveille. Il veut grandir vite, peut-être trop vite diront certains. Mais ces jeunes années ont beau être douces et couvées, très rapidement, Thierry va s'ennuyer. Alors que de l'extérieur il semble souvent que la vie soit plus douce pour les derniers de fratrie, toujours préférés, toujours adorés, la réalité est un peu différente. Thierry souffre d'être le troisième et se sent souvent délaissé par sa sœur et son frère. De plus, il est toute la journée auprès de sa mère qui n'a d'yeux que pour lui. Il peint pour elle à la gouache et invente des histoires, comme s'il était seul au monde. Il faut apprendre à partager sa mère quand le soir descend et que les deux aînés rentrent à la maison. Il n'a plus le monopole de l'attention maternelle et cela lui est douloureux. Dès son plus jeune âge, Thierry est un enfant qui a besoin d'être vu, regardé, admiré. Il multiplie les ruses pour parvenir à faire de son monde un spectateur de sa vie.

Lorsqu'on lui demande un jour ce qu'il voudra faire quand il sera plus grand, il répond fièrement : « Je veux être pape. » Réponse étonnante de la part d'un enfant de quatre ans qui n'a pas reçu une éducation particulièrement religieuse. On lui a enseigné les bases, bien sûr, mais il n'est pas encore entré à l'école catholique comme ses aînés et n'a pas une foi infinie

en Dieu. Martine donne une explication : « C'est à cause du spectacle, vu à la télévision chez notre tante, du Saint-Père se déplaçant dans une magnifique *papamobile*. Je crois que les ovations de la foule massée sur le parcours du pape vêtu de blanc n'étaient pas étrangères à ce choix de carrière, mais cela, Thierry ne le savait pas encore. »

Il y a, en effet, très tôt chez lui, une volonté d'être applaudi. Peut-être une façon de compenser l'absence du père, ce regard si précieux que peut poser un père sur l'enfant qui grandit. D'autant que Thierry, dès son plus jeune âge, a toujours entendu dire que sa mère l'avait aimé dès le jour de son arrivée au monde. Mais qu'avant sa naissance, la réalité était toute autre. Pendant sa grossesse, Huguette parlait de ce nouvel enfant comme d'un « surplus ». Il était l'enfant de trop pour une mère au foyer qui s'occupe seule de ses enfants. Elle ne s'en est jamais cachée, déculpabilisée par l'amour qu'elle a ensuite porté à son petit dernier. Mais c'est une chose qui est toujours restée gravée dans la tête du petit bonhomme, qui a tout fait dès ses premiers jours pour mériter l'attention qu'on lui s'accordait à lui prêter.

Très mature pour son jeune âge, il va en rajouter des tonnes pour le prouver. Ainsi, à la rentrée des classes 1956, il regarde avec désespoir ses deux aînés partir pour l'école sans lui. Il est pourtant trop petit pour suivre leur sillage. Très vite, cette situation devient dramatique pour lui. Il ne peut plus rester seul à la maison avec sa mère, et montre surtout un désir irrésistible d'apprendre et de s'émanciper. Il exige – du haut de ses quatre ans et demi mais avec aplomb – que sa mère l'inscrive lui aussi à l'école Frémyot-de-Chantal, du nom de la fondatrice de l'ordre de la Visitation de Sainte-Marie. Huguette se montre pourtant ferme au début, n'étant pas tout à fait sûre que son poussin soit prêt à partir. Elle qui s'occupe seule de ses enfants depuis toujours se sent en connexion avec son petit dernier et

n'est pas tout à fait prête à le laisser partir. Mais le petit garçon insiste tant et semble tellement malheureux chaque matin de ne pas suivre le chemin de l'école qu'elle finit par céder et se décide à aller rencontrer la directrice de l'institut catholique pour l'y inscrire. Mlle Le Couturier, de son nom, se montre fascinée par la maturité du petit garçon et accepte de l'intégrer en classe de 12^e, l'équivalent aujourd'hui de la grande section de maternelle.

Le petit Thierry a toujours fini par obtenir ce qu'il souhaitait. Mais il y avait une contrepartie à cela. Lorsqu'il avait voulu quelque chose et l'avait obtenu, il n'y avait pas de retour en arrière possible. Il va apprendre au fil de son enfance qu'exiger n'est pas une chose gratuite. Et à commencer par l'école. Le matin tant attendu de sa rentrée en cours privé ne va pas se dérouler comme prévu. Enfant plutôt timide à l'extérieur de la maison, éloigné de son cercle vital, il se rend compte seulement lorsque sa mère vient le réveiller tôt pour le préparer, que cette fois-ci, c'est bel et bien vrai, il va devoir sortir du cocon. C'est encore un petit garçon, malgré tout, et il est soudainement empli de terreur et de crainte. Finalement, ce désir de rejoindre l'école n'était peut-être qu'un caprice. Il pleure et s'accroche à ses draps, à son oreiller, ne veut pas se lever. Mais Huguette se révèle intraitable. Puisque son petit dernier a voulu aller à l'école avant l'heure, il ira. La décision est irrévocable. Armé de son cartable tout neuf, le petit Thierry est traîné de force au cours Frémyot pour son premier jour de classe. Cette expérience va être douloureuse, mais il en va ainsi chez les Le Luron.

Lorsque Huguette le récupère le soir, il est toujours en larmes et paraît terrorisé à l'idée d'y retourner le lendemain. Prise de compassion pour son fils, Huguette va alors exiger de la directrice qu'il soit mis quelques jours dans la classe de son grand frère, histoire de faire la transition entre la douceur

du cocon et la brutalité d'un premier jour tenu de force. C'est le seul compromis qui lui sera accordé. Mais le petit Thierry se renferme dans sa timidité et dans sa solitude. À tel point qu'il racontera plus tard : « Je me suis retrouvé avec des gens plus grands déjà ! [...] et comme j'étais très timide, je n'osais pas lever le doigt pour aller aux toilettes. Je faisais dans ma culotte. » Un événement qui le couvre évidemment de honte. On pense alors qu'il n'est finalement pas assez mûr pour l'école, mais Huguette maintient sa décision. Lors de la traditionnelle photo de classe, on le voit d'ailleurs tout petit au milieu de ses camarades, le regard triste et perdu. Mais cela ne durera pas, le silence et la timidité des premiers temps feront vite place à un élève de caractère, qui finira par se sentir comme un poisson dans l'eau à l'école du savoir.